

ACADÉMIE DE BÉARN

Réception de Mme Marie-Luce Cazamayou

Le 1^{er} décembre 2001

Discours de bienvenue de Monsieur Pierre Peyré, Vice-président de l'Académie de Béarn

Chère Marie-Luce Cazamayou,
vos racines sont à Laàs, et les miennes à Aydie.

Autrement dit, la géographie du département nous situe diagonalement aux antipodes l'un de l'autre. Néanmoins, nous sommes plus proches qu'il n'y paraît, ne serait-ce que par nos origines patronymiques. Vous êtes née d'une famille Larroque qui exploite des carrières de pierre depuis la nuit des temps, et je m'appelle Peyré : le *pierrier*. Nous sommes de la même-veine. Les pierres de votre famille, on les retrouve, au château de Laàs, au théâtre de Bayonne, à l'église Saint-Jacques, au palais de justice de Pau. Où sais-je encore ? Pierres de construction, nobles et généreuses qui sculptent les façades et sont l'âme des édifices, bien plus que leurs simples charpentes.

Les pierres de ma famille restent symboliques. Toute la *minéralité* de notre nom, mon père Emile Peyré, médecin méhariste, l'a sublimée au Sahara, inspirant à son frère Joseph le romain de *L'Escadron blanc*. Des sables du désert aux pierriers tourmentés de l'Himalaya, des parois vertigineuses du Matterhorn à l'élégance naturelle des aiguilles d'Ansabère en passant par le pic du Midi d'Ossau, notre cervin Pyrénéen de porphyre enrubanné, c'est à un véritable « chemin de pierres et de lumières » qu'est vouée une grande partie de l'œuvre de Joseph Peyré,

suivi sur cette voie de sables, de rocs et de glaces, par Roger Frison Roche et bien d'autres encore aux noms moins prédestinés.

Assurément, les pierres font rêver, et ne manquent pas de vous inspirer. Château du Grand Meaulnes dites-vous au château de Laàs, mais votre imagination toujours en alerte sur ce soc suprême et stable des carrières où plongent vos racines, vibre encore davantage à l'unisson des formes et des gestes de la vie. Vous êtes passionnée de danse, de cuisine, de musique, de peinture. Bref, antithèse de tout ce qui est brut et figé, mécanique et sans vie, prompte à saisir tous les contrastes pour que vivent - qui sait ? - les pierres inanimées, vous êtes artiste dans l'âme. Et ce talent, vous vous plaisez à le cultiver. Vous voyagez et, bien évidemment, vous écrivez pour partager.

Là encore, ce goût atavique du voyage, vous vient de la famille. N'avez-vous pas un ancêtre, Jean-Pierre Cazamayou-Larroque qui a émigré en Uruguay vers 1860, mouchoir noué autour du bâton de berger, à la manière de Jean Le Basque, le héros du roman où mon oncle raconte l'histoire de l'exode des Basques aux Amériques ? Goût héréditaire, disais-je, puisque cet amour de l'aventure, vous l'avez transmis à votre fille Emma, qui, depuis cinq ans déjà vit et travaille à Bangkok !

Certes, vous aimez la Tunisie et bien d'autres pays encore que vous savez décrire avec des accents chamarrés que l'on croirait sortis des tableaux de Matisse ou de Delacroix. Certes, en 1981, vous voguiez déjà vers 1 univers lyrique du poète Tahar Ben Jalloun — aujourd'hui de vos amis - pour soutenir avec succès votre mémoire de maîtrise de Lettres modernes. Mais vos plus beaux voyages littéraires, c'est au Béarn que vous les devez et au Bérn que vous les avez rendus : *Contes du Hédas*, chargés de tendresse, récit alerte des *Légendes dorées de Leskar*, élans romantiques de *La promenade au gave*. De fait, vous n'avez pas besoin d'aller bien loin pour vous évader. Que vous nous persuadiez des vertus du *Madiran, le vin du terroir*, que vous nous racontiez votre *Promenade gourmande et art de vivre en Béarn et Pays basque* ou que vous nous ouvriez *Le grand livre de Noël*, c'est toujours à cette magie de l'exotisme, proche ou lointain, que vos textes nous convient. Mais vous savez être grave, aussi, comme lorsqu'à l'hôpital de Pau vous donniez aux patients et au personnel une conférence érudite et pleine d'humanité, en traitant des rapports de la littérature et de la maladie. Oui, il y a de la graine d'écrivain chez Marie-Luce Cazamayou.

Sensible aux couleurs, aux parfums, aux saveurs, aux formes et aux sons, mais tout aussi habile à nous les faire partager avec toutes les sensations et tous les sentiments que la réalité lui inspire, Marie-Luce Cazamayou conduit sa pensée avec mesure et délicatesse, mais ne réfrène jamais les forces imaginatives qui l'animent pour affirmer en prose son âme poétique. Nature et culture, c'est à ce carrefour que l'on reconnaît la fibre littéraire comme le rappelait récemment, à cette même tribune, Marie-Françoise Bechtel.

Féminité rayonnante et gentillesse exquise qui n'excluent pas une répartie facile et un esprit critique aux aguets, Marie-Luce Cazamayou est une main de fer dans un gant de velours. Derrière sa grâce féline, sa douceur apparente et son sourire expressif, tantôt Joconde tantôt Matha Hari, se cachent de vrais réflexes fauves. Mélange subtil de qualités et de défauts, selon le point de vue où l'on se place, qui fondent en somme les caractères bien sculptés, avivent le goût de vivre et exaltent de communiquer.

Communicante, Marie-Luce Cazamayou l'est par le double canal de sa profession d'enseignante qu'elle exerce avec passion, et du métier d'écrivain qui s'est emparé d'elle plus qu'elle n'est entrée, elle-même, en littérature, de façon volontaire et délibérée. Heureuse, elle a ainsi trouvé la voie de son propre épanouissement, pour notre plus grand bonheur à tous, car c'est un bonheur de lire ses ouvrages et d'entendre ses conférences ; ce qui nous vaut le plaisir de l'accueillir aujourd'hui au sein de notre Académie.

Après Paule Constant au firmament des Lettres françaises, professeur à l'université d'Aix- Marseille, voici donc la deuxième enseignante de français vouée à l'écriture, que nos suffrages appellent à rejoindre nos rangs béarnais à l'horizon bleuté des Pyrénées, sous la commune des terres voisines, basques et espagnoles. Béarn d'hier et d'aujourd'hui : « *Pays des gaves rapides et mousseux-comme se plaisait à le décrire Louis Ducla dans son Béarn littéraire-, pays des maïs aux quenouilles d'or, des Herrades cerclées de fer, des quilles massives dans les granges sonores, des maisons au dos ployé sous le vent d'ouest et des horizons barrés par la file rectiligne des toits bleus des Pyrénées.* » C'est ce Béarn, entré dans l'histoire populaire avec le panache d'Henri IV et plus près de nous avec l'avènement du gaz de Lacq, qui vous inspire, et c'est à ce beau pays que vous rendez hommage, avec amour et fidélité : Béarn de pierre et de forêts du massif montagneux, Béarn vineux des coteaux de Vic-Bilh et de Jurançon, Béarn aux terres limoneuses et fertiles des plaines irriguées... Béarn éternel pour peu que nous sachions le développer avec sa Cité royale, Pau, lovée dans ce superbe écrin !

Aussi, beaucoup de choses en vous, chère Marie-Luce, ce goût de la vie et de l'aventure, ce sens du vrai et du beau, me font penser à Suzanne Vincent-Ducastaing, ma voisine de Diusse lorsqu'enfant je séjournais à Aydie, et qui, membre de notre Académie, fut non seulement toujours présente et active, mais nous a laissé, de surcroît, cette lumière immortelle d'une poésie qui nous rapproche tous.

Alors en guise de bienvenue, écoutez Suzanne dans *Moderato*, ce court poème peut-être osé, mais plein de sagesse universelle :

Rimer amour avec toujours le
cœur se lasse.
On goûte mieux le miel des jours
quand l'ardeur passe.

L'amour-fou, l'amour passion,
 l'âme en détresse.
 Bonheur et malédiction
 de la jeunesse.

Comme il est doux de n'aimer rien
 que tendres choses,
 L'arbre et les fleurs de son jardin,
 L'odeur des roses.

La dame assise sur un banc,
 Avec un livre,
 Sur ses doigts compte ses amants.
 Il fait bon vivre...

Avec vos images et vos mots bien à vous, sensibles et taillés à même le cristal de vos rêves, c'est toute cette poésie de la vie que votre prose nous dit, comme pour nous laisser croire au bonheur éternel.

Ne serait-ce qu'à ce titre et à votre clin d'œil ajusté au Mythe de Dyonisos ou au précepte de Rabelais : « *Buvez toujours, ne mourrez jamais* », c'est une véritable fête de vous compter parmi nous, Chère Marie-Luce Cazamayou-Larroque, et un plaisir pour moi de vous remettre, au nom de tous ses membres, la médaille de l'Académie de Béarn.

Discours de remerciements de Madame Marie-Luce Cazamayou, nouvelle académiciennne

Monsieur le président de l'Académie du Béarn, M. Peyré, mesdames, messieurs,

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai appris par M. Peyré que l'Académie de Béarn se proposait de me compter parmi ses membres. Je suis sincèrement très touchée d'être accueillie dans cette assemblée directement issue d'une Académie béarnaise autorisée dès 1721 dans

laquelle ne pouvaient entrer (je cite *La société et les mœurs en Béarn*, ouvrage de M. de Lagrèze, magistrat palois, publié en 1886) que « *les habitants les plus considérables de la ville, par leur position ou leur esprit* » !

Aujourd'hui je suis entourée de personnalités et d'érudits qui font honneur à notre province. Je tiens donc d'abord à exprimer mes remerciements. Et puis comment ne pas être émue après avoir entendu les paroles si accueillantes, si chaleureuses de Monsieur Peyré.

En préparant ce texte, j'imaginai cette séance au Parlement de Navarre et je me suis souvenue de ce que m'avait dit un jour Olivier de Marliave, rédacteur en chef de France 3 à Bordeaux et auteur de nombreux livres consacrés aux légendes des Pyrénées : « *j'aime bien l'esprit d'indépendance des Béarnais.*

À Bordeaux, on devrait avoir moins de complexe et pourtant on est toujours à In remorque de Paris : on veut être publié à Paris, on veut être reconnu à Paris..., on a une attitude de provinciaux ! Ici, en Béarn, vous avez l'air de vous en moquer un peu ! Vous avez vos éditeurs, votre salon du livre, vos expositions, vos peintres, et tout un public qui vous suit sans se demander si vous êtes passés par Paris ! »

Ce journaliste ne peut pas imaginer à quel point il m'a fait plaisir. Nous sommes ici au parlement de Navarre, dont la construction a été voulue par Henri de Navarre avant qu'il ne devienne Henri IV. Ici se réunissaient les représentants des États de Béarn. Aujourd'hui encore siègent les élus, loin de la préfecture qui représente l'État français, ce qui est un cas unique dans la République, une sorte d'« exception béarnaise » !

Le symbole est très fort, peut-être plus encore ces jours-ci..., et le Parlement est un monument à notre esprit d'indépendance.

J'ai eu la chance de voyager un peu à travers le monde. J'ai beaucoup aimé le dépaysement, et comme Claude Roy, je peux dire que, partout, j'ai trouvé ce que Shakespeare appelle « *le lait de la tendresse humaine* ». Mais j'ai toujours aimé rentrer à la maison et, chaque fois, il m'a semblé que la découverte de Tailleurs me servait aussi à mieux voir, à mieux percevoir ce qui fait la beauté de ce coin, l'originalité des Béarnais.

Par exemple, j'ai vu dans tant de pays les habitants attendre le miracle de la pluie que je me suis mise à aimer le ciel d'ardoise, l'orage qui s'annonce, la bruine qui ne finit pas, toutes les pluies, et Dieu sait qu'il y en a, ici, des variétés infinies... Et tout ce qui va avec la pluie : les fougères gorgées d'eau, l'herbe au bord des routes, les toits du Béarn... Pour parler simplement, disons que je suis très contente d'être ici.

M. Tucoo-Chala a répondu un jour que l'Académie de Béarn est un peu comme l'abbaye de Thélème : chacun fait ce que bon lui semble. J'ai donc envie, ce soir, de vous parler de ces lieux, de ces circonstances, ces

événements et, de quelques-unes des personnes à qui je dois sans doute le bonheur d'écrire, d'être publiée et... même d'être lue quelquefois ! Je ne veux pas me lancer dans une longue et ennuyeuse liste de remerciements, mais répondre peut-être à la question comment est-elle arrivée là ? Je sais que tout près de nous il y a des enfants, des jeunes qui attendent de pouvoir profiter de chance et d'occasion, comme moi j'ai attendu...

L'enfance, bien sûr, est et doit rester un espace de rêverie, comme le fut mon enfance. Laàs, le village, c'est d'abord la maison au bord du gave.

Une grande maison béarnaise comme il y en a beaucoup, avec des coins et des recoins, une cave et un grenier.

J'aurais aimé vous citer le nom du sociologue, du philosophe qui affirme que pour mieux forger la personnalité des enfants, il faudrait habiter dans des maisons qui ont une cave et un grenier ! La cave représente l'inconscient, le grenier représente le rêve. À la maison, autrefois, à la cave, il y avait la barrique et on m'envoyait tirer le vin. Le bouton de la lumière de la cave était tout en bas de l'escalier. Voyez un peu la scène : il fallait que je descende seule dans le noir au milieu des monstres que je ne voyais pas, mais qui m'observaient, prêts à se jeter sur moi !

La lumière allumée, je tirais le vin, accroupie au pied de l'énorme barrique, mais en faisant le tour de la cave avec mon regard pour les tenir à distance..., les monstres se cachaient derrière la vieille vis du pressoir, les étagères pour les pommes, et celles des bouteilles de vin bouché. Tout le vin tiré à la barrique, le vin de tous les jours, n'entrait pas dans la carafe ! Puis, je prenais ma respiration et mon élan, pour éteindre le plus tard possible la lumière, et monter à toute allure, avec tous les monstres lancés à mes trousses qui essayaient d'attraper ma jupe de petite fille de leurs doigts crochus..., et j'arrivais dans la chaleur et la lumière de la cuisine, totalement essoufflée et n'en revenant pas d'avoir réussi à leur échapper ! Question inconscient, j'étais gâtée !

Au grenier, il était plutôt interdit d'y aller. C'était dangereux. Mais c'était délicieux ! Donc on y allait en cachette. À un bout il y avait du foin sec et se rouler dans le foin, c'était quelque chose ! Sous la charpente, il y avait des vieux coffres, des papiers pleins de secrets, une longue vue en cuivre, de quoi voguer des heures dans le rêve, au cœur d'une chaleur de four en été. Du grenier, on n'en serait jamais revenu s'il n'y avait pas eu des cris terre à terre qui nous obligeaient à descendre pour mettre le couvert ou finir les devoirs.

À côté de la maison, « premier voisin », c'était le château de Laàs... Mlle de Vaufreland devenue Mmme Serbat n'avait, depuis longtemps, plus rien de commun avec la sublime Yvonne de Galais du Grand Meaulnes. Mais la beauté de ce domaine commençait au jardin à l'anglaise. On entrait rarement, mais quel éblouissement ! M. Staes dans son livre consacré au château de Laàs défend l'idée que dans les villages où il y avait un

château, les habitants avaient une sorte de culture, d'art de vivre, plus de civilité. Tout cela venant de l'exemple du château. Les divers châtelains avaient fait don à ma famille, lors des déménagements sans doute, d'objets insolites : un énorme trône, des tableaux sans grande valeur, mais tout à fait admirables pour moi...

Je suis profondément républicaine, pourtant le voisinage du château a nourri des rêves de beauté, l'amour des très belles choses, tissus, tentures, tapis, vaisselle... La fontaine au milieu du village ! Quelle présence aussi ! Le nom de la famille associé à « Montevideo, Uruguay »... Le voyage, l'aventure et la fortune ! Puisque un cadet, tailleur de pierre, avait rencontré l'amour sur le bateau, et arrivé là-bas, constatant que les immigrants étaient très mal accueillis sur le plan matériel, avait fondé ce qui est devenu très vite la première société d'assurance d'Uruguay. Cette fontaine c'était bien la première invitation au voyage ! Le rêve, je l'ai entrevu aussi à l'école primaire où on se rendait aux alentours de Noël avec un bol — qui revenait cassé—, un bol pour boire le chocolat chaud, nous les élèves de la classe unique, groupés autour du poêle, pendant que « Mademoiselle » nous lisait les *Lettres de mon Moulin...*, *Le cure de Cucugnan*, sans aucune question sur le schéma narratif et sur l'énonciation, nous faisait rire aux larmes, nous étions réunis dans l'enchantement, et ces lectures d'après-midi d'hiver m'ont plus donné le goût du texte que tous les décorticages savants que nous impose aujourd'hui le ministère.

Il faut croire à la magie et la laisser opérer dans ces circonstances qui favorisent l'éveil de l'imaginaire.

Au collège de Sauveterre-de-Béarn, j'ai eu de la chance d'avoir un professeur véritablement amoureux de la littérature. Avec M. Laborie, c'en était fini du cours de français ennuyeux ! Levers de Racine prenait un sens incroyablement fort et troublant pour une adolescente qui pensait, comme tant d'autres aujourd'hui, que l'école et la vie ne pouvaient rien avoir de commun !

Que seraient les passions humaines sans les poètes ? J'ai senti, plus que je ne l'ai compris, grâce à ce professeur, le pouvoir des mots. Hermione incarnait l'amoureuse désespérée qui habitait le village dont j'entendais parler à la maison..., mais c'est grâce à Racine et à M. Laborie que je devinais la violence de sa jalousie.

Ce que je ne savais pas, c'est que mon professeur était poète lui-même, un recueil vient d'être publié.

Sans doute, nous les « profs de français », nous devrions tous, comme P. Constant, M. Tucoo-Chala, nous mesurer à l'écriture ; comme les professeurs de musique qui se doivent de participer à des concerts. C'est un exercice qui rend plus humble et plus compréhensif vis-à-vis des élèves et des étudiants.

Le temps a passé, on quitte l'enfance et l'adolescence, on avance dans la vie et on remplit des carnets de notes pour soi, d'abord, sans trop savoir ce qu'on va en faire.

Anne Frank notait à quatorze ans : « de toute façon je serai écrivain, c'est décidé, et si je ne suis pas publié, si je n'ai aucun talent, j'écrirai pour moi ».

Pour être publiée, une chance s'est offerte à moi un jour, et si j'en parle c'est que j'aimerais tellement qu'elle s'offre à d'autres.

En 1984, il existait un concours d'aide à la création organisé par le Conseil général des Pyrénées-Atlantiques. Poussée par mes amis très proches, j'ai envoyé un manuscrit. Quel bonheur de rencontrer, lors de la remise des prix, des artistes confirmés comme Jean- Marie Poumeyrol et Christiane Giraud, peintre et sculpteur, et de voir ce premier manuscrit récompensé. Encore aujourd'hui, je remercie du fond du cœur le Conseil général d'avoir organisé ce concours.

Autre chance, celle d'avoir rencontré la famille Fontan qui a publié ce premier roman aux frais de l'imprimerie, qui a donc été l'éditeur de ce livre. Ils sont devenus mes amis et je leur suis reconnaissante encore pour le pari qu'ils ont bien voulu faire.

Enfin, nous avons la chance ici d'avoir une presse qui suit avec beaucoup de bienveillance ce que nous faisons ! Heureusement que nous avons *Sud Ouest, La République, Radio France, Radio Païs, Atlantica* ! Grâce à leurs journalistes et à la place qu'ils accordent dans leur colonne, on a un contact très rapide avec le public, et le public est souverain, seul juge. Dans le moindre village on est au courant d'une publication, et c'est formidable de voir les gens d'ici s'intéresser à ce qui est produit en Béarn. Dans d'innombrables familles, on trouve les livres de M. Tucoo-Chala, de Denis Labau, de Christian Desplat, etc. On voit bien ici qu'un vaste public s'intéresse à des livres d'érudits. Il suffit qu'il soit informé ! Tout cela nous le devons à la presse locale qui crée un réseau sur place, une vie intellectuelle riche et je crois que par les abonnements il faut lui permettre de continuer à vivre. Si par malheur on ne devait plus recevoir un jour que la presse parisienne, on serait ici, encore plus isolés nous-mêmes, les uns des autres.

La table béarnaise ! Un très bon repas, des chants, quelqu'un qui se met à dire des choses et le rire, le fou-rire qui commence !

Une de mes grandes ambitions serait de mériter le titre de « daoune ». Pour ceux qui ne sont pas béarnais, la « daoune » c'est plus que la dame, plus que la maîtresse de maison. Ce n'est pas la « patronne » ni « la commandante ». C'est une sorte de reine, qui sait accueillir à table en premier lieu, qui aime régaler sans se transformer en servante docile ! Tout un art et beaucoup plus encore.

J'ai tout fait au fil des années pour apprendre à régaler une table, une grande table si possible ! Les livres m'ont permis d'élargir mes connaissances, les voyages aussi et il n'est pas un pays où je ne sois allée que je n'ai eu envie de manger et dont je sois revenue sans une recette. « *Ne vous mêlez pas de faire de la cuisine si vous n'êtes pas un peu sorcière !* », disait Colette aux lectrices de *Vogue*.

Karen Blixen, jetée d'Afrique, avait envisagé de se former mieux en cuisine auprès d'un grand chef, puisque partout on refusait ce manuscrit inintéressant intitulé *Out of Africa*, qui, découvert enfin par une brave dame du Vermont, est devenu plus qu'un immense succès, une référence pour le grand Sallinger, pour Carlson Mac Cullers, enfin pour Ernest Hemmingway, persuadé que son auteur aurait dû recevoir à sa place le prix Nobel. La cuisine est donc une façon d'enchanter ceux qu'on aime et rien d'autre. Mais que serait un bon repas sans les chants des hommes et sans quelque histoire qui commence comme ça, l'air de rien... J'ai écouté et j'ai essayé de raconter, à mon tour, des histoires à table... Il n'y a pas de moment plus heureux que de voir quelqu'un qui se penche et qui dit : «... *Quoi? Répète!...* », que de voir entre rire et larme tout le monde uni dans ce moment de bonheur... Et un jour quelqu'un qui m'est cher m'a offert, comme Denis Finch Hatton à Karen Blixen, un magnifique stylo en méditant : « *Tu vas les oublier ces histoires, il faut que tu les écrives !* » Ceux qui m'ont donné envie de raconter puis d'écrire ce sont ces gens de chez nous qui ont ce don.

On ne les appelle pas les conteurs, le Béarn ne leur a pas donné ce titre. Le compliment le plus sincère que j'ai entendu à leur sujet c'est : « *qu'ey pla troubat!* » Ils ont raconté quelque chose qui est « bien trouvé ». Je pensais qu'ils naissaient avec un don. Oui, mais cela ne suffit pas... S'ils trouvent, c'est qu'ils cherchent, qu'ils écoutent, qu'ils observent, ils ont une oreille fine, un regard pénétrant et un esprit à l'affût. C'est un travail de chercheur d'or auquel ils se livrent. Ce sont des trouveurs, rappelons que c'est le sens du mot troubadours ! Ce sont des enchanteurs, ils enchantent la dame et tout l'auditoire qui leur en est très reconnaissant. J'aurais voulu ici leur rendre aujourd'hui un véritable hommage et j'avais commencé une sorte d'enquête, d'étude. Mais en parlant avec certains d'entre eux, reconnus et recherchés, je me suis rendue compte que leur art était des plus délicats, des plus difficiles, des plus exigeants, et qu'ils méritaient mieux que quelques mots ici. Il faudrait commencer un véritable travail de recherche à leur sujet, peut-être un étudiant de l'université peut-il en faire un sujet de mémoire ou de thèse.

En allant à la rencontre de Jean-Claude Coudouy, d'Alain Abadie, de Marcellin de Lurbe, de Christian Lamaison, je me suis d'abord fait plaisir. Ils sont avec beaucoup d'autres les tenants d'une tradition populaire qui j'espère ne se perdra pas. Ils incarnent l'esprit libre, espiègle, caustique et tendre à la fois du Béarn.

Mon ami Alain Munoz me disait que les petits dans les villages savent qu'ils ont ce don et s'entraînent à la récréation, avec la famille, qu'ils le cultivent dès le plus jeune âge. Jean-Claude Coudouy m'avouait qu'il tient

cette passion de son oncle, un oncle forgeron qu'on ne comprenait pas toujours dans la famille puisque la forge périclitait et l'oncle vivait de plus en plus dans son imaginaire...

J'ai découvert que cet art était le fruit d'un travail énorme. « On y pense sans arrêt, on se fait rire, puis on affine, on essaie auprès des parents... Au travail, sur le tracteur, on y pense tout le temps... C'est une obsession ! »

Ces conteurs, ces troubadours (je ne sais pas comment les appeler) ont, me semble-t-il, une autre caractéristique très originale et commune. Ils ont cette générosité formidable de faire rire d'eux-mêmes.

Dans ce pays où on a tellement peur de se tromper, peur du ridicule, où on est un peu méfiant, jamais assez prudent, nous avons ces hommes, puisque le plus souvent ce sont des hommes, qui sont un peu nos « fous », qui se plaisent à étaler leurs erreurs de jugement, leur naïveté! des aventures qui paraissent souvent personnelles et dans lesquelles ils ont eu le mauvais rôle ! Il faut beaucoup d'humilité, de tendresse et de générosité pour en arriver là car ils arrivent à cela tout en ménageant la pudeur qui caractérise le Béarn.

Mais là encore c'est un art, parce que sans en avoir l'air, ils ne nous parlent pas d'eux mais de nous. Le conteur nous fait rire de nos propres défauts, il nous réconcilie avec nos erreurs, nos angoisses, nos obsessions. Ils nous « mettent à l'aise » avec un monde politique décevant. Claude Roy dans sa préface au roman de Stendhal *Lucien Leuwen* écrit : « *Il n'y a probablement pas de meilleure raison d'écrire que de vouloir qu'existe un livre qu'on souhaiterait lire et qui n'existe pas, pas encore. Créer c'est d'abord se donner et donner aux autres, un plaisir dont on rêvait, qu'on ne rencontrerait pas.* »

C'est bien à ces gens que j'admire et que j'envie que je dois mon désir d'écrire... La tradition orale est vivante mais j'ai senti des inquiétudes de la part de certains qui ont essayé d'écrire et qui se heurtent à la difficulté du passage à l'écrit...

Il faut qu'ils y parviennent comme M. Arette-Lendresse, pour sauver la langue, pour qu'on puisse mesurer ce que le français doit au béarnais, et pour que les fou-rire nous prennent à l'ouverture d'un livre. Ils savent « trop bien », à partir d'une réalité, comme l'huître autour du grain de sable fabriquer la perle !

Il le faut puisque de toute façon c'est l'imaginaire qui vaincra. Dans dix, vingt, cinquante ans, que dira-t-on de nous si on ne nous a pas tout à fait oubliés ?... Des choses qui nous feraient sans doute beaucoup rire...

Donc pour finir, je voudrais illustrer mon propos par un exemple : je vous ai parlé de la fontaine et vous savez tout.

Dans les années quatre-vingt, les jeunes du village ont placé tout en haut une « statue » de brouette... Je sais, c'est un peu ridicule, mais il y avait à l'époque ce genre de jeu qui fait la réputation quasi mondiale de nos villages, une course à la brouette, et pour immortaliser l'événement, ils ont trempé dans du ciment une brouette d'enfant en plastique, et ils l'ont mise là-haut, sur la vasque centenaire, à la place des géraniums...

Un jour, un monsieur se dirige vers moi avec un air inquisiteur. C'était un de ces personnages comme on en connaît, qui aiment à fouiller l'histoire des villages et savoir ce que les autres ne savent pas. J'aime beaucoup ces rencontres. Il me dit : « *Vous êtes de Laàs ? Il y a une fontaine au milieu du village ! Mais je parie que vous ne savez pas pourquoi il y a une brouette sculptée en haut/(c'était inutile de chercher à l'arrêter)... Il y a une brouette parce que le monsieur qui a offert cette fontaine a fait fortune en Amérique latine en vendant des brouettes !!!* » Incroyable ! Mais il y a mieux : quelque temps plus tard, j'attendais de rentrer la mairie derrière deux dames âgées que je n'avais jamais vues. On était au pied de la fontaine, et l'une dit à l'autre : « *Vous voyez ce qu'il y a en haut de la fontaine ?*... On n'apercevait de là que les deux bras de la fameuse brouette, des contours indécis. « *Eh bien ce sont deux des oies sculptées qui ont été mises là-haut en l'honneur d'une jeune femme du village qui a écrit un livre sur le foie gras !* » Bien sûr je n'ai pas réagi...

Voilà ! L'imaginaire a déjà érigé une sculpture à la gloire de mon œuvre ! Mais en ce moment, je sais que je ne rêve pas, je vous remercie encore de m'accueillir ici, et je vous promets à tous d'essayer de rester modeste...